dont les noires profondeurs n'étaient pas entièrement éclairées par deux chandelles posées aux coins de la cheminée. Le vent gémissait aux fenêtres dégarnies de volets et balayait les cendres du foyer, où fumaient trois bûches de bois vert. Des rideaux de serge trop courts d'une demi-aune environnaient le lit dont les pieds vermoulus ressortaient sous une couverture à grands ramages. Une table et quatre ou cinq chaises boiteuses alignées le long de la muraille complétaient l'ameublement de cette pièce, que l'hôtesse de l'*Aimable-Folie* appelait emphatiquement la grande chambre et où, depuis bien des années, nul voyageur n'avait dormi.

Le jeune homme, assis au chevet du lit, était livré à une de ces préoccupations tristes et profondes qui font tout oublier ; immobile, les yeux fixés sur la malade, dont le visage était couvert d'une pâleur morille, il attendait l'arrivée du médecin avec une douloureuse impatience et de cruelles angoisses. La jeune dame était debout près de la cheminée, le coude appuyé au chambranle, un de ses pieds mignons posé sur le chenet de fer. Ses traits étaient d'une beauté régulière et frappante ; des cheveux d'un blond admirable retournaient en boucles abondantes autour de son visage et sur son cou frêle et blanc, et elle avait le teint éblouissant, les formes sveltes et élégantes, la taille haute et fine, et les yeux d'un bleu limpide qui caractérisaient les races du Nord. On devinait au premier aspect qu'elle était née dans cette île féconde en femmes d'une beauté fraîche et radieuse, mais il lui manquait la grâce enfantine, l'expression de timidité, de douce pudeur qui donne tant de charmes aux figures anglaises : en ce moment ses traits décelaient plutôt une mauvaise humeur concentrée par la douleur ou l'inquiétude, et elle parcourait d'un regard dédaigneux cette chambre d'auberge, nue et froide, probablement la meilleure que l'hôtesse de l'*Aimable-Folie* pût mettre à la disposition des voyageurs qui descendaient chez elle. La femme de chambre, droite à l'autre coin de la cheminée, levait les yeux au ciel et se récriait à demi voix sur l'ameublement de la tenue peu confortable du logis.

Le médecin arriva enfin ; Diana s'était retirée dans une chambre à côté de celle de sa tante ; d'abord elle attendit avec une sorte d'anxiété, avec un secret effroi l'arrêt qu'allait prononcer le docteur ; puis comme la consultation se prolongeait, elle prit un livre ; mais bientôt les influences de la lecture se firent sentir, la jeune fille s'enveloppa dans sa pelisse de velours et se renfonça avec un léger bâillement dans le fauteuil de paille où elle était assise. Ses yeux se fermèrent, sa tête charmante retomba sur une de ses mains, elle s'endormit. Au bout d'une heure, un coup lé-

ger frappé à la porte la réveilla brusquement ; elle se releva surprise et un peu confuse en reconnaissant la voix de son cousin.

—Eh bien ? dit-elle en allant au-devant de lui.

—Grâces au ciel, le docteur, un brave homme auquel j'ai eu confiance tout d'abord, me répond que ma mère guérira, dit le jeune homme encore tout ému ; mais quelle horrible blessure, la jambe comme broyée ! P' a fallu une longue opération. Pauvre mère, quel courage ! comme elle a supporté ses souffrances, sans jeter un seul cri. Vous n'aviez rien entendu, Diana ?.. Vous attendez ; combien cette heure a dû vous paraître longue...

Comme il achevait ces mots, ses yeux rencontrèrent le volume encore ouvert sur la table. Un sourire de surprise et d'amertume parut sur ses lèvres, il détourna la tête ; mais ce mouvement fut si prompt que Diana ne le remarqua pas.

—Le docteur pense-t-il que ma tante puisse être transportée à Bar-le-Duc ? demanda-t-elle.

—Non, seulement répondit le jeune homme d'un air froid ; nous passerons ici un mois ou six semaines. Bonsoir, Diana ; il est tard ; tâchez de prendre un peu de repos ; moi je veillerai cette nuit près de ma mère.

À ces mots, il se retira sans toucher la main que par habitude la jeune fille étendait machinalement vers lui pour répondre à son bonsoir.

—Un mois ou six semaines ici, s'écria-t-elle ; mais c'est à en mourir ! Comment vivre si longtemps dans cette horrible taudis !..

—Plait-il ? que désire madame ? dit l'hôtesse qui entra ; sa chambre est prête.

—Ma chambre ! vous appelez une chambre cette espèce de grenier tapissé de papier jaunâtre, où il y a un lit sans rideaux et deux chaises de paille ? C'est là que je dois coucher ?

—L'appartement est très propre, répondit l'hôtesse un peu interdite, il y a une jolie vue, la vue du grand chemin et des prairies tout là-bas ; certainement, madame aurait été mieux dans la grande chambre ; mais...

—J'aime autant votre chambre jaune, interrompit brusquement miss Diana ; maintenant faites-moi servir quelques choses : il y aura moyen de souper peut-être. Où est la salle à manger ?

—La salle à manger ? Madame l'a vue déjà ; c'est là-bas en entrant.

—La cuisine ! Ah, mon Dieu ! mais nous sommes donc ici chez des sauvages ! s'écria Diana avec une désolation qui avait son côté comique. Qu'on me serve dans ma chambre. Allez sur-le-champ, allez !

—Cette petite dame n'a pas un caractère comode, gommela l'hôtesse en descendant l'escalier.